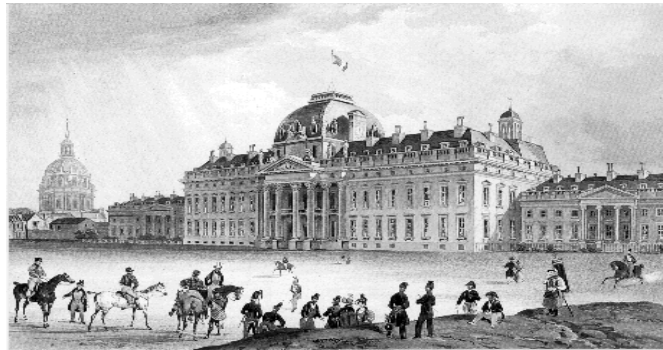


## Clausewitz et la dissuasion nucléaire



Dans le cadre de la stratégie de dissuasion, quelle place reste-t-il pour la pensée de Clausewitz?

(Cf. Raymond Aron "Penser la guerre, Clausewitz", T II.)

Maj BEM A. MAES

Groupe C5



## TABLE DES MATIERES

-

### IntroDuCtion1

#### LE MONDE BIPOLAIRE

La guerre continuation de la politique

Primauté du politique

La montée aux extrêmes

Primauté de la défensive

De la proportionnalité entre les buts et les moyens

La substitution de la menace au combat

La primauté de la stratégie indirecte

Des guerres limitées

#### LE MONDE UNIPOLAIRE OU MULTIPOLAIRE

L'autodissuasion de l'arme nucléaire.

Le retour de la stratégie directe

La sanctuarisation agressive

## CONCLUSION

### Bibliographie

# Clausewitz et la dissuasion nucléaire

## Introduction

Dans l'éditorial du Figaro du 4 février 98, Charles Lambroschini écrivait "Bill Clinton découvre que le vieux cliché de Clausewitz garde toute sa pertinence : La guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens." Au regard de cette citation nous pourrions dès lors conclure que les enseignements de Clausewitz restent d'actualité. Il convient toutefois d'élargir l'analyse et de souligner les préceptes immuables et ceux qui ne peuvent résister tel quel au nouveau paradigme de la dissuasion nucléaire.

Avant d'entamer cette analyse et de juger du bien fondé de telle théorie ou de tel précepte, il est nécessaire de se poser la question: "quelle est la différence entre la pensée de Carl Von Clausewitz et les multiples interprétations qui en ont été faites?" Si nous interprétons la pensée de Clausewitz à l'ère nucléaire nous commettons de fait une violation de sa pensée car nous ne nous trouvons pas dans le même référentiel. La seule constante qui pourrait nous relier à lui est l'âme humaine et ses travers. Mais considérer celle-ci comme une constante revient à nier toute évolution dans l'humanité, tout progrès, autre que technique, dans les civilisations. Plus qu'une guerre d'Ecoles, qu'une guerre de partisans entre anti et pro-clausewitzien, il convient d'en retenir les grands principes, d'analyser ces théories et de les repositionner dans le cadre de la stratégie de la dissuasion.

Pour étudier la place de la pensée clausewitzienne dans un monde dominé par la stratégie de la dissuasion, il faut distinguer, pour en faciliter la compréhension, différents référentiels. L'antagonisme bipolaire qui a marqué la course aux armements et qui a permis de définir les principes de la stratégie de dissuasion sera notre premier référentiel, celui de la dissuasion pure. Nous analyserons par la suite, le rôle de l'arme nucléaire hors du cadre bipolaire.

## Le monde bipolaire

Ce référentiel est celui de la "guerre froide", il est également celui de Raymond Aron dans son livre "Penser la guerre, Clausewitz" où il analyse la "Guerre" à l'âge nucléaire.

### La guerre continuation de la politique

Nous n'analyserons pas les différentes étapes de la montée en puissance des deux principaux acteurs et tiendrons pour établi qu'ils disposent chacun d'une capacité de destruction mutuelle assurée. Dans cette situation, quelle valeur faut-il encore donner à la formule de Clausewitz "La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens"? R. Aron, défenseur fervent de la pensée clausewitzienne, constate que cette définition n'est plus valable à l'ère nucléaire. "La guerre (nucléaire) n'est plus la continuation de la politique par d'autres moyens". Sans nier complètement l'assertion précédente, je voudrais lui donner une autre formulation qui ne rejette pas la définition de Clausewitz par une négation totale. La guerre reste la continuation de la politique par d'autres moyens, mais étant donné que l'holocauste nucléaire ne peut être un but politique, la guerre nucléaire ne peut pas être. Seules les guerres "conventionnelles" et donc limitées peuvent prétendre aujourd'hui à un but politique. L'absurdité de la guerre nucléaire doit se concrétiser dans l'absence de but politique plus que dans l'horreur même des destructions. Cette négation de la guerre nucléaire est le fondement de la dissuasion.

### Primauté du politique

La "Formule" comme aime à le répéter R. Aron, reste d'actualité puisqu'elle soutient la primauté du politique sur le militaire. Cette primauté du politique sur le militaire, chère à Clausewitz, est de nos jours plus importante que jamais. Elle est matérialisée par le pouvoir de décision, confié au seul pouvoir politique, de mise en oeuvre de toutes armes nucléaires, fussent-elles de portée et de puissance limitées. Cette primauté du politique sur la "chose" nucléaire démontre également l'erreur de définition donnée aux armes nucléaires dites "tactiques". Aucune arme nucléaire n'est tactique, elles sont toutes "stratégiques" car leur utilisation engage le franchissement d'un seuil et définit une nouvelle politique. Le franchissement du seuil nucléaire reste considéré comme l'ouverture de la boîte de pandore. Le conflit ouvert entre le général Mac Arthur et le Président Truman sur l'utilisation de l'arme atomique en Corée, marque de manière éclatante la fin du pouvoir de décision des militaires dans l'usage des moyens de guerre.

### La montée aux extrêmes

Cette peur de l'escalade démontre le principe de "la montée aux extrêmes" défini par Clausewitz. Dans la guerre absolue (théorique), les protagonistes sont poussés à l'usage de la violence maximale. "Ce sera toujours une absurdité que de vouloir introduire un principe de modération humanitaire dans la philosophie de la guerre". Même si, le contexte de la destruction totale assurée donne au risque d'escalade une importance beaucoup plus grande qu'à l'époque de Clausewitz, la guerre modérée reste une absurdité. Si l'on estime qu'il faille modérer la guerre, il faut alors se poser la question de son utilité, de sa raison d'être. Il ne faut pas confondre, selon moi, entre une philosophie de la guerre sans modération et l'exécution de la guerre où toute souffrance inutile doit être évitée. Si on modère la guerre, on risque alors de la faire durer et par la même de faire perdurer les souffrances qu'elle implique. Clausewitz parle de "guerre absolue" et non pas de "guerre totale". La guerre absolue est un concept théorique où la violence de tous les moyens de guerre s'exprime pour réaliser la décision rapidement. "La guerre absolue est un concept dont Clausewitz a étudié l'essence avant d'en établir la théorie. Certes, elle exige un maximum de violence pour détruire l'armée ennemie et forcer l'Etat ennemi à

accepter sa volonté. Mais Clausewitz n'envisage pas de faire participer toute la population à la guerre ni d'infliger à la population adverse d'autres rigueurs que celles de l'occupation et des inévitables réquisitions."

La montée aux extrêmes théorisée par Clausewitz était, dans les guerres réelles, limitée par les facteurs de friction. "La nature des forces et de leur emploi rend impossible leur mise en oeuvre simultanée". La puissance des arsenaux nucléaires et la multitude de vecteurs rendent la montée aux extrêmes, qui pour Clausewitz n'était que théorie pure, réalisable. Donc, si la montée aux extrêmes devient techniquement possible, la peur de celle-ci en est d'autant plus grande et le premier pas dans l'escalade prend une proportion gigantesque. On peut facilement imaginer, lors de crises, une montée aux extrêmes dans le processus décisionnel, dans le processus mental des décideurs. Le plus faible mentalement capitulera. "Si l'on veut abattre l'adversaire, il faut mesurer l'effort à sa force de résistance. Celle-ci est le produit de l'ampleur des moyens dont il dispose et sa force de volonté". La crise des missiles de Cuba peut illustrer mon propos, même s'il n'y eut pas de menace d'emploi de l'arme nucléaire proféré entre J.F. Kennedy et N. Khrouchtchev, le risque d'escalade était bien présent. La possibilité d'une montée aux extrêmes et des risques encourus suffit à démontrer aux soviétiques la moindre valeur de l'enjeu, les missiles.

L'ascension aux extrêmes est également freinée par l'intérêt commun: celui de ne pas s'entre-détruire. Le duel des volontés sera limité par la conscience partagée du risque encouru, par la pression morale exercée par l'environnement et le vécu des décideurs.

### Primauté de la défensive

Le principe de Clausewitz selon lequel la défensive prime l'offensive reste également selon R. Aron d'application à l'ère nucléaire. Dans le cadre de la stratégie de dissuasion, le statu quo prime le changement. "La facilité plus grande de la menace dissuasive [défensive] que de la menace persuasive [offensive] s'explique aisément. La première défensive par définition, laisse à l'agresseur la responsabilité de l'initiative...".

Un ordre moral, universel s'est établi. Il sous-entend que l'usage de l'arme nucléaire est immoral. Celui qui en usera le premier se verra condamner au rôle d'agresseur et ne pourra faire preuve de son bon droit à la face du monde. "...Toutes les subtilités de la stratégie nucléaire ne résolvent pas le paradoxe, ils l'atténuent : en multipliant les conditions de la mise à exécution, en rejetant sur l'autre la responsabilité éventuelle de celle-ci, la doctrine de dissuasion se rapproche implicitement d'une règle souvent évoquée: no first use". R. Aron en conclut : "Le terme même de dissuasion suggère une intention défensive ou négative, au sens clausewitzien : l'arme nucléaire anéantit l'intention offensive de l'adversaire." La stratégie de persuasion (compellence) ne peut jouer à armes égales avec la stratégie de dissuasion (deterrence) car elle nécessite une mise plus importante.

Certains voient même dans cette supériorité de la défensive nucléaire la possibilité pour un Etat, à condition de posséder des armes nucléaires, de transformer son territoire en sanctuaire.

## De la proportionnalité entre les buts et les moyens

Depuis l'apparition de l'arme nucléaire, les moyens (militaires) ont subi une expansion phénoménale. Le rapport entre la masse de la bombe et la puissance engendrée interdit toute comparaison antérieure. La puissance de destruction défie l'imagination des hommes. Il en résulte une disproportion entre les moyens disponibles et les buts recherchés. Cette disproportion est tellement grande que l'usage de l'arme nucléaire et même l'usage de la dissuasion nucléaire ne peuvent se faire que lorsque l'Etat, ou plutôt la Nation, est gravement menacé. "Proportionner la mise à l'enjeu" revient à négliger l'arme nucléaire pour résoudre des conflits où des intérêts non-vitaux sont en jeu. Le Général Beaufre le dit également "...la dissuasion ne protégeait que de l'attaque nucléaire à l'exclusion de toutes les autres formes d'attaque". La défense de l'intérêt vital seul peut justifier l'usage de l'arme nucléaire. Toutefois, cette utilisation en dernier ressort est même réfutée par certains. Il faut se rappeler le slogan scandé par les manifestants lors de l'installation des "euromissiles" : "Plutôt Rouge que mort". Pour eux, rien ne pouvait justifier un conflit nucléaire, pas même l'appartenance à une nation. Je crois qu'ils pêchent par angélisme. Il existe bien d'autres souffrances que celles imposées par un conflit nucléaire. Rappelons-nous les camps d'extermination, l'épuration ethnique en Bosnie, le génocide rwandais et les massacres immondes en Algérie. "Malheur aux vaincus". Parier sur la bonté d'âme du vainqueur est par trop puéril.

L'idée d'utiliser l'arme nucléaire doit être admise pour que la dissuasion soit crédible et donc efficace. Cette idée peut être insupportable, mais elle constitue le prix à payer pour vivre en paix dans l'équilibre de la terreur. Il faut donc que l'effort moral qui consiste à penser et à dire que l'on est prêt à utiliser l'arme nucléaire ainsi que l'effort financier pour se doter d'un arsenal nucléaire cohérent soit proportionnel au but politique de la dissuasion: la paix forcée.

Néanmoins, il faut se poser la question de savoir si la dissuasion est encore nécessaire. Pour répondre à cette question il faut analyser l'environnement politique du moment sachant que celui-ci est susceptible de changements. R. Aron relevait déjà au temps de la guerre froide cette question fondamentale. "... c'est la politique et non les armes, qui crée le péril. La France [...] ne se juge pas menacée par la capacité des Etats-Unis de la détruire. Elle ne se sent pas davantage menacée, en l'an de grâce 1975, par la capacité identique de l'Union soviétique. A cause de trois sous-marins nucléaires et de ses seize engins sol-sol en Haute-Provence? Certainement pas. En l'absence de cette force stratégique de dissuasion, l'inquiétude (ou la quiétude) des Français demeurerait la même."

La possession de l'arme nucléaire peut être justifiée par deux arguments. Le premier a trait à la sécurité du pays et engendre le concept de dissuasion. Le deuxième a trait au prestige de l'Etat sur la scène internationale. "L'arme nucléaire est recherchée pour des raisons de sécurité, pour le prestige qu'elle confère ou pour ces deux raisons ensemble." Actuellement, il semble difficile de justifier le premier argument, du moins dans l'immédiat. D'aucuns pourront prétendre, avec raison, que les moyens sont disproportionnés par rapport aux buts. Mais rien ne garantit la pérennité de la situation actuelle. La prévoyance s'impose donc.

## La substitution de la menace au combat

La différence majeure entre la théorie de la guerre écrite par Clausewitz au XIX<sup>e</sup> siècle et la théorie de la dissuasion réside dans le remplacement des combats par la menace d'une destruction instantanée du présent et de l'avenir. Il ne faut en effet pas négliger dans le subconscient collectif la part de peur de la radioactivité invisible, perfide et si inhumaine. La puissance de l'adversaire n'est plus le produit des ses bataillons multipliés par sa force morale. Cette puissance se mesure par sa capacité à répondre en toutes circonstances à ma dissuasion et par sa volonté politique à mettre en oeuvre sa dissuasion. La dissuasion remplace l'action. Mais la violence reste présente dans la dissuasion même si elle s'exerce sur un monde virtuel né de l'anticipation imaginative du décideur face au risque de guerre nucléaire.

## La primauté de la stratégie indirecte

La dissuasion mutuelle entraîna le blocage de la stratégie directe et par voie de conséquence la montée de la stratégie indirecte. Le pouvoir des armes fut limité et les enseignements de Clausewitz mis au placard. La stratégie indirecte permit néanmoins des guerres limitées par acteurs interposés. Mais l'affrontement idéologique ne menaçait jamais les intérêts vitaux des deux protagonistes. La "guerre froide" n'était pas la guerre comme définie par Clausewitz.

## Des guerres limitées

Que ce soit au Vietnam ou en Afghanistan, aucun des supergrands n'a connu de succès stratégique. L'enjeu était-il trop grand par rapport à la mise? Les décideurs américains ou soviétiques n'ont pas appliqué le principe de proportionnalité des moyens au but politique poursuivi. Plus que les moyens mis en oeuvre, ils négligeront l'aspect moral. Leur population n'était moralement pas prête à mener ces guerres; l'objectif politique (l'enjeu) ne valait pas la mise. Pour une des parties, celle qui dispose de l'arme nucléaire, la guerre était limitée dans ses moyens et dans sa violence. Elle ne pouvait donc s'imposer à l'autre partie engagée dans une guerre totale sans limites de moyens ou de violence. La logique clausewitzienne n'était pas appliquée de part et d'autre de la même manière.

Le monde unipolaire ou multipolaire

L'effondrement de l'empire soviétique constitue un nouveau référentiel dans lequel la stratégie de dissuasion doit se redéfinir.

A côté de la guerre froide qui opposait les deux "Superpuissances", d'autres guerres ont confronté des puissances nucléaires face à des puissances non-nucléaires. La guerre de Corée, la guerre du Vietnam, la guerre des Falkland (Malouines), la guerre d'Afghanistan, la guerre de libération du Koweït sont autant d'exemples. Si certaines de ces guerres n'étaient que le résultat de l'approche indirecte, la continuation du conflit bipolaire par acteurs interposés, la guerre des Falkland et celle du Koweït dérogent à cette catégorie.

Ces guerres "conventionnelles" où un des protagonistes dispose d'armes nucléaires respectent-elles les principes de Clausewitz?

### L'autodissuasion de l'arme nucléaire.

La charge morale qui pèse sur l'arme nucléaire, même de faible puissance, limite son utilisation et par là même sa capacité à dissuader : "... c'est aussi l'inutilité, pour atteindre certains buts politiques, des armes que l'on emploie pas et que l'adversaire ne craint pas pour la simple raison qu'il sait qu'elles ne seront pas employées." On aurait pu croire que la dialectique de l'opposition bipolaire, pouvant entraîner "l'autre" puissance nucléaire dans le chantage à l'escalade, empêchait toute utilisation de l'arme nucléaire, voire même toute "persuasion" (compellence) pour obliger l'adversaire à capituler (Corée, Viêt-nam, Afghanistan). Mais il faut bien constater que ce raisonnement n'est pas en soi suffisant. L'affrontement entre le Royaume-Uni et l'Argentine aux Falkland montre qu'une puissance nucléaire n'utilise pas son potentiel pour "persuader" une puissance non-nucléaire et que si le conflit doit se résoudre par les armes, celles-ci seront conventionnelles. Même la perte de nombreux bâtiments de la Marine et de nombreux morts ne peuvent changer cet état de fait. La dissuasion offensive appelée "persuasion" par T. Schelling n'a pas d'effet quand l'intérêt vital de la nation n'est pas l'enjeu.

La Guerre de libération du Koweït nous donne le même enseignement. Jamais le Président des Etats-Unis n'a proféré de menace nucléaire pour "persuader" Saddam Hussein de quitter le Koweït. Il s'est engagé dans un conflit classique risqué et coûteux. Le Président Bush a toutefois fait allusion, à mots couverts, à la possibilité de représailles si Saddam Hussein utilisait des têtes chimiques sur ses missiles Scud. Il s'agit ici de dissuasion défensive (deterrence) et non de dissuasion offensive ou persuasion (compellence) puisque l'initiative et donc la responsabilité appartenaient à Saddam Hussein. Nous retrouvons ici, encore une fois, la primauté de la défensive (stratégique) sur l'offensive (stratégique). La stratégie de persuasion (compellence) de T. Schelling est restée du domaine de l'abstrait et n'a jamais trouvé aucune application concrète.

## Le retour de la stratégie directe

La fin du monde bipolaire entraîne le retour de la stratégie directe. Le rôle de la dissuasion nucléaire ne semble plus diffus puisque l'affrontement idéologique entre les deux blocs a disparu. Le "déciblage" des missiles Russes, Américains et Français montre que la question de R. Aron "dissuader qui, de quoi?" ne trouve actuellement pas de réponse. La dissuasion est en attente d'une modification de l'équilibre des puissances qui prévaut de nos jours. La posture "d'attente stratégique" de L. Poirier en est la représentation.

Comme nous l'avons vu précédemment l'arme nucléaire n'empêche pas les conflits limités, elle empêche la montée aux extrêmes, la victoire totale par l'anéantissement de l'adversaire. En quelque sorte, elle pourrit les conflits et oblige les hommes politiques à trouver d'autres solutions, à adopter une stratégie indirecte. Si la dissuasion ne trouve plus réellement sa place, elle cesse d'être un obstacle à la stratégie directe. Les interventions militaires multiples de la coalition en Irak démontrent cette tendance.

Le retour de la stratégie directe redonne aux enseignements de Clausewitz le lustre d'antan. Si l'on prend pour exemple la guerre de libération du Koweït, on peut y appliquer la définition de Clausewitz : "La guerre est donc un acte de violence qui doit contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté". Le principe de l'usage extrême de la force est battu en brèche par l'environnement "nucléaire" mais aussi par l'avènement d'une morale universelle qui tend à condamner l'usage de la force pour régler les conflits. L'usage de la force ne pourra dépasser l'enjeu immédiat au détriment de toute solution finale du conflit. Les guerres restent limitées.

Toutefois, la prolifération des armes nucléaires risque de redonner à la dissuasion son actualité. On peut même se demander si la prolifération maximale de l'arme nucléaire ne serait pas en réalité la fin des conflits meurtriers. "Certains stratèges estiment que la prolifération nucléaire a des vertus stabilisatrices, car la possession de l'atome rend "adulte" et responsable". Néanmoins, le risque que des Etats ne soient pas assez matures pour gérer les subtilités de la dissuasion nucléaire existe bel et bien et aucun homme politique n'est prêt à prendre ce risque.

## La sanctuarisation agressive

Cette expression forgée par Jean-Louis Gergorin définit le concept de garantie de non-intervention. L'arme nucléaire a, dans ce cas, pour but de "croquer un voisin" tout en dissuadant un tiers voire la communauté internationale de réagir militairement. L'on prête aisément cette motivation aux programmes nucléaires irakien et nord-coréen.

Si l'on applique la logique clausewitzienne, on constate que cette argumentation a peu de poids. La stratégie défensive reste dans le camp de la victime et de ses alliés même si la reconquête oblige ceux-ci à une opération offensive du point de vue tactique. Nous nous retrouvons dans le cas d'une persuasion ou dissuasion offensive (compellence), l'initiative de l'usage de l'arme nucléaire revenant à l'agresseur. Pour éclaircir cette dialectique, il me semble utile de prendre un exemple. Supposons qu'en août 1990 l'Irak possède l'arme nucléaire. Il est certain que la liberté de manoeuvre militaire et surtout politique des Etats-Unis aurait été plus restreinte. Mais, la dissuasion nucléaire mutuelle et l'autodissuasion de l'arme nucléaire auraient empêché Saddam Hussein d'utiliser la "bombe" au même titre qu'il s'est abstenu d'utiliser des ogives chimiques dans ses Scud. La pénétration en territoire irakien a été trop rapide et trop limitée pour qu'elle influence la prise de décision de Saddam Hussein et qu'il mette en oeuvre son armement chimique à ce moment. Une poussée offensive de la coalition aux portes de Bagdad aurait peut être modifié la décision de ne pas utiliser l'arme chimique.

Nous pouvons confirmer par cet exemple que la dissuasion nucléaire ne joue que dans le cas de la défense du territoire national. La primauté de la défense stratégique sur l'offensive stratégique reste donc également valable dans ce cas. Néanmoins, l'idée d'une sanctuarisation agressive n'est pas complètement absurde, loin de là. Elle augmente l'enjeu et selon le principe clausewitzien de la proportionnalité des buts et des moyens ou de l'enjeu et de la mise, elle oblige l'adversaire à augmenter sa mise, militaire et politique. Dans ce cas, la libération du pays agressé (l'enjeu) risque de dépasser la mise (moyens militaires et risques politiques). On peut en effet se demander si, après la fin de la politique de "containment", les Américains et leurs alliés seraient encore aussi "chaud" pour intervenir en Corée du Sud en cas d'agression par la Corée du Nord. Le rôle stratégique de cette dernière étant bien moindre que celui du Koweït.

## Conclusion

La pensée de Clausewitz reste bien vivante même si l'arme nucléaire a limité les guerres. Hier, faire la guerre consistait à engager un pari en espérant le gagner. Aujourd'hui, dans le contexte de la destruction mutuelle assurée, l'espoir de gain n'existe plus. Le risque politique, l'incertitude, se situe au niveau de la dissuasion et non plus au niveau de l'action. Dans le conflit intellectuel violent qu'est la dissuasion, cette "dialectique des volontés" place le principe de la guerre absolue dans une réalité virtuelle; elle constitue l'essence même de la dissuasion. Il faut accepter le principe de la violence absolue dans la guerre comme le définissait Clausewitz pour que la dissuasion soit efficace.

Obligant l'homme à la raison, la terreur submerge les passions humaines. L'âme humaine n'a pas fondamentalement changé depuis Clausewitz mais l'obligation de réflexion imposée par l'arme nucléaire pousse l'homme à limiter ses besoins de puissance et tend à substituer la coopération à la confrontation. Toutefois, l'humanité n'est pas encore complètement prête pour faire de cette tendance une loi universelle. Là où la dissuasion nucléaire ne joue pas, le retour de la guerre et de toutes ses barbaries réapparaissent.

Même dans le cadre de conflits sub-étatiques, le duel qu'est la guerre répond dans une large part à la théorisation et aux enseignements de Clausewitz.

La dissuasion nucléaire a modifié les conditions de la guerre, elle n'en a pas modifié la philosophie. Clausewitz a encore de beaux jours devant lui...

## Bibliographie

ARON R., "Penser la guerre, Clausewitz T II", Paris, Gallimard, 1976, p. 362.

BERNARD H., "Guerre totale et guerre révolutionnaire, TI", Bruxelles, Brepols, 1965, p. 447.

CHALIAND G., "Anthologie mondiale de la stratégie", Paris, Robert Laffont, 1991, p. 1494.

LABBE M.H., "La tentation nucléaire", Paris, Payot, 1995, p.322.

CHARPAK G. & GARWIN R., "Feux follets et champignons nucléaires", Paris, Ed. Odile Jacob, 1977, p.366.